

## Lettre à Nicholas Giguère

Pierre-Luc Landry

Numéro 154, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Landry, P.-L. (2017). Lettre à Nicholas Giguère. *Moebius*, (154), 107–115.

# LETTRE À NICHOLAS GIGUÈRE

Pierre-Luc Landry

Cher Nicholas,

Par «lettre à un écrivain vivant» il faut sans aucun doute entendre une missive composée comme les livres de recettes parlent de salades composées une missive envoyée depuis l'ici à un écrivain de là-bas de renom célèbre établi reconnu etc. mais j'habite un nulle part selon les standards montréalais et tu es là-bas dans un autre nulle part si l'on veut selon les mêmes standards 446 kilomètres à l'est de chez moi par Montreal Street (l'ironie...) puis l'autoroute 401 puis la 20 puis la 30 puis la 10 puis la 610 puis la rue Saint-François mais je ne sais pas où tu habites exactement on ne se connaît pas beaucoup donc tu es là-bas

depuis ma perspective

on ne se connaît pas vraiment même si nous sommes amis sur Facebook ce qui réduit drastiquement les possibilités de n'avoir-jamais-entendu-parler-de bref je t'écris un brouillon une lettre à un écrivain vivant tu es vivant tu es écrivain moi aussi d'ailleurs ça fait deux d'entre nous même si

tu as osé plus que moi j'ai eu peur j'imagine au moment de  
prendre la parole publiquement pour la première fois pour  
la deuxième fois etc. tu es donc cet écrivain vivant

je t'écris une lettre  
pour célébrer le mépris du danger  
et tout le reste

Tu as aligné les mots les uns à la suite des autres;  
écrire n'est pas si compliqué, après tout, et à moi les idées  
viennent facilement. Je pense sans cesse : il faudrait écrire  
ceci ; il faudrait écrire cela. Mais voilà : « On ne devient pas  
écrivain en rêvant aux livres que nous écrirons un jour,  
a noté Jean-Noël Pontbriand, mais en posant des gestes  
concrets d'écriture, préoccupés par *l'expression*. » Je suis  
préoccupé, c'est le cas de le dire. Mais pas toujours par  
« les bonnes affaires ».

il faut apprendre à faire du sexe une chose littéraire  
je parle pour moi  
comme une note que je m'envoie  
par personne interposée

Il existe un pouvoir hétérosexiste, misogyne, homo-  
phobe, conservateur et puritain qu'une certaine littéra-  
ture peut combattre, et je ne t'apprends rien. Il existe aussi  
un pouvoir cissexiste et homonormatif, tout aussi conser-  
vateur, tout aussi puritain, qu'une certaine littérature,  
encore, peut combattre. Je ne t'apprends toujours rien. Et  
ton texte, vulgaire pour les uns, cru pour les autres, tout  
simplement humain, en ce qui me concerne, a le potentiel  
d'agiter ce pouvoir, de le déstabiliser, en faisant advenir

des désirs et des appétits trop souvent tus et étouffés – même si on aime bien, en tant que société, se féliciter de notre ouverture d'esprit et de notre tolérance. Tolérance... quel mot horrible, oui, je suis tout à fait d'accord avec toi.

je n'ai demandé à personne de me tolérer  
y'all should get the fuck away from me avec votre  
tolérance lamentable  
we're here  
we fuck shit up  
get used to it

On me dit trop souvent que l'homosexualité dans la littérature est dépassée. Soit. In queer we trust. Mais ce que les critiques les lecteurs les éditeurs et les collègues qui nous servent cette sagesse à la con et de peu de valeur essaient de nous faire croire, c'est qu'après le sida, après *L'amour avec un grand A* de Janette Bertrand, après Mario Saint-Amant qui aura traumatisé quelques générations, on a tout dit tout vu tout entendu, qu'il ne sert à rien de..., que ça appartient aux années 1990..., ET VOUS POUVEZ VOUS MARIER, QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ DE PLUS? Ce qu'on veut de plus, c'est une révolution; en attendant, on se contente de ces petits moments de résistance que nous opposons à la machine autotélique de l'oppression et de la normativité. Et la littérature y participe, oui, une certaine littérature queer dont tu deviens, là, tout de suite, sous ma plume, un des représentants.

je m'imagine tout puissant à même de décréter  
alors que tu n'as pas besoin de moi pour être queer  
pour être quoi que ce soit

Je t'écris cette lettre à un écrivain vivant pour te dire dans l'ensemble pour te parler de moi bien sûr par la bande pour te dire que ton geste celui de tes *Queues* je le trouve

fucking  
courageux

et j'ose espérer que ce que j'écirai bientôt dans les prochains livres que je publierai pourra au moins prétendre participer d'un même mouvement c'est-à-dire celui de nommer les choses d'une manière qui fera mal à l'horloge conservatrice parce que je nous imagine décadents fin-de-siècle même si au début de celui que nous habitons par le langage – le *xxi<sup>e</sup>* – je nous imagine bohèmes même si universitaires et tout le reste je nous imagine queers et scandaleux et choquants face au rigorisme stipulant sans appel que le sexe explicite de toute manière est daté en littérature québécoise il appartient à une autre époque je l'ai dit apparemment on ne l'écrit plus depuis des décennies du moins pas entre hommes god forbid qu'on parle d'autres sexualités que la dominante parce que ceux et celles qui le font encore ah ok ouais ils et elles sont hétéros et leur sexe parle à tout le monde il ne faudrait pas être trop niché bla bla bla.

fuck le puritanisme

Je n'essaie pas d'écrire comme toi. Mais c'est difficile car je crois que nous partageons un même esprit, du moins nous avons des obsessions communes et quelque chose comme une rage.

*moi aussi je suce des queues  
ça ferait un beau titre de livre  
que personne n'achèterait  
parce que c'est trop vulgaire*

Mais qu'est-ce que c'est vraiment que la vulgarité? Faudrait-il que l'on s'empêche de jouir ou qu'on se taise à jamais sous prétexte que notre sexualité est sale, choquante, ordurière et damnée? Faudrait-il que l'on participe nous aussi de l'aseptisation forcée à laquelle les médias nous astreignent en ne nommant plus nos corps, en dissimulant nos sexualités contreproductives? Faudrait-il que nous adoptions des enfants dans un mariage monogame et fidèle, que nous portions des jeans bleus et des t-shirts blancs et que nous soyons pieds nus sur nos photos de famille, pour que l'on daigne considérer que peut-être nous nous aimons, la nuit, les lumières éteintes, sous les draps, sans faire trop de bruit?

il ne faudrait pas traumatiser l'enfant

Mathieu Riboulet écrit ceci, dans *Entre les deux il n'y a rien*: «Sucer des bites, c'est obscène à n'en pas douter, aussi obscène qu'ordonner le monde, mais, outre que c'est un délice, il faut bien que quelqu'un s'y colle si on ne veut pas que tout, mais alors vraiment tout, dégénère.» Sucrer des bites, oui, bouffer des queues et des culs, oui: tandis qu'on le fait, on ne prétend pas détenir la légitimité de réglementer le sexe des autres – laissez-nous jouir en paix, et puisqu'on le raconte, personne ne peut nous l'enlever: «parler n'est jamais neutre», écrivait Luce Irigaray; notre sexe non rentable et non productif, quand il est parlé/dit/

écrit/hurlé, participe d'un geste politique lancé à la face de l'hétéromonopatriarcat – joie des néologismes, on a au moins le loisir de nommer nos oppressions.

fuck le puritanisme ouais  
plus de Nicholas Giguère et moins de Jasmin Roy  
poster boy Neil Patrick Harris aux poubelles  
c'est du genderfuck que je veux  
et du sexe partout pour autre chose que vendre  
des chars  
et de la bière

Je ne te dis pas le plaisir que j'ai eu à te lire. Tes *Queues*, un long cri du cœur. Un rôle: celui du revenant. Le sida qui a tué nos oncles et nos tantes – celles trop maquillées trop maniérées trop folles trop bruyantes et qui n'ont pas été tabassées à mort avant que la pneumocystose ne les attrape –, le sida, oui, nous a forcés à nous tenir tranquilles, à ne pas bouger trop vite trop brusquement, à ne pas élever la voix monter le ton. Et on a aimé ça, au sortir de l'adolescence, quand on a appris qu'on pouvait être tolérés toi et moi et nos amis qu'on embrassait sur la bouche. Mais la tolérance est à géométrie variable et vient « d'en haut », elle nous est accordée par des gens à qui on n'a rien demandé, en fin de compte, des gens qui n'ont pas à statuer sur notre existence pas plus que nous nous n'avons à tolérer les femmes qui choisissent de porter le voile, par exemple: elles sont là, elles disposent de leur corps, en quoi est-ce que ça nous fucking regarde?

Bref, j'en ai eu assez de cette tolérance, de la stérilisation symbolique à laquelle nous étions soumis, mais j'ai attendu. J'ai attendu longtemps. Je suis devenu féministe:

première étape. Queer : deuxième étape. Je l'ai exprimé dans mon travail universitaire : troisième étape. Puis des frères et sœurs à toi et à moi ont été assassiné·e·s parce qu'ils et elles ont osé trop fort : ils et elles sont allé·e·s danser au Pulse, à Orlando, et la société homophobe raciste misogyne pourtant tolérante a permis qu'on leur tire dessus. Là, j'ai pété les plombs. J'ai compris qu'il fallait revenir à ce gars que j'étais à 18 ans au cégep, ce gars qui propose dans son premier travail d'histoire d'analyser la figure du pédéraste dans la Grèce antique, ce même gars qui portait des vêtements délirants sous ses cheveux de feu sans se préoccuper des profs de philosophie qui le trouvaient trop féminin, oui, effémination qui était matière à le persécuter, ce gars-là, donc, qui savait qu'on ne se définit pas (uniquement) par une orientation sexuelle ou un genre ou un sexe mais que l'oppression dont ceux-ci le rendent victime nécessite d'être nommée et dénoncée et que la société ne changera pas d'elle-même s'il ne met pas l'épaule à la roue *par sa seule présence exagérée et baroque*.

Toi, tu n'as pas attendu. Quand tu écris que « Nicholas Giguère / doctorant en études françaises à l'Université de Sherbrooke / a fait une fellation à un homme / et a avalé tout le sperme », dans ton premier roman, avant même d'avoir soutenu ta thèse, je me jette à genoux devant toi. Je m'incline devant ton courage. Même chose quand tu écris, dans ton premier roman, avant même d'avoir soutenu ta thèse, que « la vie doit être vécue en fonction du désir / du désir de se mettre / de faire des pipes dans une toilette publique crottée ». Je m'en veux d'avoir fait des livres si plates, si ennuyeux, des livres pas assez queers, des livres qui parlent trop bas, trop doucement, des livres qui ne réfléchissent pas assez loin, des livres qui ne disent pas assez fort que ça suffit, la putain de tolérance.



peut-être que je ne devrais pas m'en vouloir autant  
peut-être que j'ai quand même écrit  
quelque chose de bien  
d'intéressant pour d'autres raisons  
qu'il fallait que je le fasse  
je l'ai fait  
ok  
prochain appel  
peut-être que  
je vaudrais plus que de la merde  
peut-être que ça viendra  
que les autres livres que je vais écrire seront à la hauteur

Peut-être que je mériterai de figurer à tes côtés dans un  
palmarès queer avec Mathieu Leroux par exemple et qui  
d'autre hein Maude Veilleux ouais mais qui d'autre vrai-  
ment au Québec qui n'écrit pas aujourd'hui à propos de  
l'amour infini pour toujours alléluia?

j'exagère sûrement  
je sais que j'exagère  
ça fait du bien des fois  
peut-être qu'on assistera un jour à la revanche de la  
souillure et de l'abject  
mais il ne faudrait pas trop compter là-dessus

Je pourrais continuer comme ça longtemps à te dire  
toutes les raisons pour lesquelles tes *Queues* m'ont fait  
bander, intellectuellement et physiquement, à te dire ce  
que j'y ai vu de Renaud Camus avant qu'il ne devienne ce  
qu'il est aujourd'hui. Je pourrais aussi te raconter la fois où  
j'ai fait une blague sur Facebook à propos du titre de ton

livre que j'avais vraiment hâte de lire et que j'ai reçu du hate mail et des commentaires passifs-agressifs de gens qui me disaient que wô, hein, les blagues de sexe gay, non, on n'en veut pas ici please and thank you. Je pourrais te parler du désir, de Deleuze qui écrit quelque part que ce n'est pas l'expression d'un manque, mais bien plutôt celui d'une puissance d'être, une œuvre révolutionnaire face aux institutions et aux pouvoirs en place. Toutefois, j'ai envie de m'arrêter. Parce qu'une lettre ne doit pas monologuer. Et si je t'écris, c'est parce que je te trouve fucking beau même si la fin de ton livre m'a un peu déçu quand elle suggère que le narrateur n'a pas de raison d'exister puisqu'il est seul. Je comprends, cela dit ; il faudrait en reparler. Reparler aussi du désir et du manque, de la haine de soi, du suicide, de l'autodépréciation. Il y a tant de choses à aborder... Si je t'écris, c'est parce que j'ai envie de te dire que le narrateur de ton livre n'a pas besoin d'un gars pour lui apprendre qui il est. Il suce des queues et ça suffit, hein ?

Tu es une putain de bête « délicieusement obscène », Nicholas Giguère, dont les textes me soufflent chaque fois par leur audace et leur beauté et leur plénitude, et c'est pour ça, surtout, que je t'écris cette lettre qui ne mène nulle part.

Je te prie d'agréer, etc.

À toi.